

« ÉLITE(S) » ET « CLASSE(S) DIRIGEANTE(S) »

Les sœurs ennemies de la sociologie

François-Xavier Dudouet

Editions du Croquant | « [Savoir/Agir](#) »

2019/3 N° 49 | pages 23 à 32

ISSN 1958-7856

ISBN 9782365122399

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2019-3-page-23.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions du Croquant.

© Editions du Croquant. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# « Élite(s) » et « classe(s) dirigeante(s) »

## Les sœurs ennemies de la sociologie

**P**ar qui les sociétés sont-elles dirigées ? Voilà certainement une des questions centrales de la sociologie. L'une de celles, en tout cas, à partir desquelles cette jeune discipline s'est construite au XIX<sup>e</sup> siècle pour essayer de repenser l'ordre social aboli par les révolutions politiques et économiques qui ont secoué le XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis d'Amérique. La hiérarchie sociale, après presque 1 500 ans de continuité institutionnelle<sup>1</sup>, est brutalement bouleversée. Le clergé et la noblesse, s'ils n'ont pas totalement disparu, ne représentent plus, à eux seuls, les sommets de la société, ils les partagent désormais avec une bourgeoisie conquérante. Surtout, leur légitimité à gouverner est radicalement remise en cause. L'ordre social dans son intégralité doit être repensé. Les formules telles que « classe dominante » ou « dirigeante », « élite » ou « oligarchie », prennent des sens nou-

FRANÇOIS-XAVIER DUDOUET  
CNRS / IRISSO

veaux. Toutefois, ces mots, employés pour désigner les sommets de la société, sont loin d'être équivalents les uns aux autres. Ils renvoient à des visions de l'ordre social bien différentes, antagonistes, voire contradictoires.

Définir ces groupes par rapport à l'exercice du pouvoir ne permet pas de sortir de l'impasse, tant les conceptions du pouvoir sont elles-mêmes hétéronomes. L'impossibilité d'atteindre une définition consensuelle se reflète dans la variété des enquêtes empiriques, qui peinent à s'agrèger les unes aux autres pour proposer un tableau d'ensemble cohérent de ce que serait l'élite ou la classe dirigeante. L'hésitation grammaticale entre le pluriel ou le singulier (l'élite ou les élites ? la classe dirigeante ou les classes dirigeantes ?) est, en soi, révélatrice du brouillard sémantique qui entoure ces notions. En définitive, si tous les sociologues, ou presque, s'accordent pour reconnaître le caractère hiérarchique des ordres sociaux, peu s'entendent pour définir, de la même manière, le groupe qui se trouve au sommet de la hiérarchie.

1. La monarchie, le clergé et la noblesse sont des héritages directs de l'Empire romain qui, même s'ils n'ont cessé d'évoluer depuis l'Antiquité, sont restés identiques dans leur principe : à savoir une autorité fondée sur la naissance d'une part, et la grâce divine d'autre part. Voir notamment Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse. L'essor des élites politiques en Europe*, Paris, Fayard, 1998.

Notre interrogation sera d'un autre ordre. Il n'est pas question, ici, de se demander ce qu'est l'élite ou la classe dirigeante, mais de voir comment les sociologues ont pensé la hiérarchie sociale et comment cette question a profondément structuré non seulement leur discipline, mais encore les conceptions de l'ordre social en Occident.

## La pensée européenne de la classe dirigeante

### L'invention de « l'élite »

Si la Révolution française est un mouvement en faveur de la liberté et de l'égalité, elle n'est pas immédiatement un mouvement d'émancipation populaire. Pour de nombreux révolutionnaires, le peuple n'est pas suffisamment instruit pour exercer pleinement sa souveraineté, et il convient avant toute chose de l'éduquer et de l'éclairer. Cette défiance à l'égard du peuple exprime au fond une certaine conception, très messianique, de l'ordre social. Elle suppose que dans toute société, il existe des hommes plus éclairés que d'autres, plus talentueux, plus responsables, à même d'instruire et de guider le plus grand nombre. Une telle vision n'est pas neuve. Elle parcourt l'ensemble de la pensée politique occidentale depuis l'Antiquité pour justifier la fonction sociale du roi, de la noblesse et du clergé<sup>2</sup>. Cette fonction messianique leur est soudainement arrachée au moment de la Révolution française pour être attribuée à un autre groupe social, aux contours encore imprécis,

mais qui est doté de tous les mérites, et qui ne tardera pas à être qualifié d'élite. Le mot « élite » lui-même, n'est pas nouveau. On en repère les premières traces au XII<sup>e</sup> siècle sous la plume de Chrétien de Troyes. Mais jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle il signifie la sélection de ce qu'il y a de meilleur parmi un ensemble de choses ou de personnes. On parle ainsi de « troupe d'élite », de « l'élite » de certains remèdes... Ce n'est qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que le terme prend une signification proprement sociologique pour désigner ce que la société compte de meilleur en son sein et qui, pour cette raison, est appelé à la conduire et à la diriger. L'une des étapes importantes de ce glissement sémantique se trouve dans l'œuvre de Saint-Simon qui, s'il n'emploie guère le terme « élite », théorise une nouvelle organisation de la société fondée sur le commandement des talents<sup>3</sup>. Pour Saint-Simon, l'ancienne noblesse devenue inutile et parasitaire doit dorénavant laisser sa place aux meilleurs en leur domaine, artisans, savants, poètes, industriels, tous ceux qui excellent par leurs compétences et dont la disparition serait une perte irrémédiable pour le pays. C'est à eux que doit revenir le commandement social. Le saint-simonisme aura une grande influence sur la pensée française, notamment parmi les ingénieurs, qui développeront longtemps un véritable éthos du progrès social et technique<sup>4</sup>. Auguste Comte, disciple de Saint-Simon, est certainement le premier à associer le terme « élite » à une théorie proprement sociologique. Pour

2. Voir par exemple les *Res Gestae* d'Auguste, un texte autobiographique par lequel le premier empereur romain justifie sa prise de pouvoir et son exercice par sa supériorité et son dévouement à l'État, au Sénat et au peuple.

3. Voir la *Parabole de Saint-Simon* (1819).

4. Odile Henri, *Les guérisseurs de l'économie. Ingénieurs-conseils en quête de pouvoir*, Paris, CNRS Editions, 2012.

lui, l'élite est cette minorité d'hommes, et parfois de femmes, exceptionnels qui permet à l'Humanité de passer d'un stade développement à un autre<sup>5</sup>. C'est l'élite qui a permis de passer du polythéisme antique au monothéisme médiéval puis à la sociologie des temps modernes. L'élite est donc, pour Comte, le véhicule socio-historique des civilisations, le vecteur par lequel le progrès s'accomplit dans le monde. La théorie comtienne de l'élite inspirera de nombreux pionniers de la sociologie tant en France, qu'à l'étranger. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, Vilfredo Pareto parachève cette théorie de l'élite des talents. Il y voit le principe vitaliste de la régénération sociale<sup>6</sup>. Il considère que le talent se trouve plus souvent parmi les classes populaires aguerries par leurs conditions de vie difficiles que chez les nantis, et comme le talent tend à se déployer de lui-même, il en résulte une tendance naturelle de ceux qui en sont dotés à s'élever socialement. Inversement, ceux qui se situent au sommet de la hiérarchie sociale en raison de leur naissance mais non de leur talent sont appelés à décliner. Cette circulation des élites est à la base, selon Pareto, de la vitalité des sociétés : la contrarier, c'est condamner le corps social à l'apoplexie.

L'idée que l'élite représente la tête éclairée et coordinatrice du corps social se répand largement, au xix<sup>e</sup> siècle, au point de devenir un mode de représentation courant et valorisé des édiles de

la Troisième République. C'est dans le but de former une nouvelle élite pour la France qu'Emile Boutmy fonde au lendemain de la défaite de Sedan l'École libre des sciences politiques ; c'est au nom de la sélection d'une élite des talents que le directeur de l'École normale supérieure justifie la mission de l'École lors du centenaire de l'établissement ; c'est pour défendre une âme d'élite qu'Emile Zola prend le parti de Marcelin Berthelot contre les politiciens de son temps... Au début du xx<sup>e</sup> siècle, « l'élite » est devenue la fraction la plus valorisée de l'ordre social, incarnant la méritocratie scolaire et républicaine.

Il faut attendre la Première Guerre mondiale pour que le mot commence à recevoir des significations péjoratives, et ne soit plus systématiquement associé à ce qu'il y a de meilleur. Dans cette tradition, l'élite ne se définit pas par ses fonctions dirigeantes mais par des qualités propres. C'est parce qu'elle excelle en différents domaines qu'elle est « élite », et donc qu'elle est appelée à diriger (et non parce qu'elle dirige qu'elle est élite). Ce n'est qu'à partir des années 1940-1950 que la sociologie américaine se livrera à une véritable inversion ontologique en définissant l'élite par son exercice du pouvoir. Pour l'heure, s'il ne fait pas de doute qu'il existe une classe dirigeante, celle-ci ne se confond pas avec « l'élite ».

### **Classe dominante et classe dirigeante**

La littérature politique du xix<sup>e</sup> siècle use d'une autre expression visant à ordonner le monde social, celle de « classe supérieure » ou « dirigeante ». L'idée n'est pas neuve, elle parcourt la pensée politique depuis très longtemps. Toutefois, la notion de classe domi-

5. Auguste Comte, *Système de Politique Positive ou Traité de Sociologie instituant la Religion de l'Humanité*, Paris, Librairie Scientifique-Industrielle de L. Mathias, 1851.

6. Vilfredo Pareto, *Les systèmes socialistes*, Paris, Giard & Brière, 1902 ; ainsi que Vilfredo Pareto, *Traité de sociologie générale*, Paris/Lausanne, Payot, 1917.

nante va prendre, avec Karl Marx et Friedrich Engels, un sens radicalement nouveau, destiné à une longue postérité. Chez Marx et Engels, la classe dominante est le produit historique des rapports de production<sup>7</sup>. C'est en vertu de sa victoire sur l'aristocratie que la bourgeoisie, détentrice des moyens de production, s'est arrogé le contrôle de l'Etat et que depuis cette position elle exerce une domination sans partage sur l'ensemble de la société. Elle reçoit ainsi le soutien objectif des hommes politiques qu'elle a amenés au pouvoir, mais aussi de l'administration publique et des forces armées. Toutefois, la véritable puissance de la bourgeoisie tient dans sa capacité de faire croire aux travailleurs que leur intérêt se confond avec le sien<sup>8</sup>. En contrôlant les moyens de production matérielle, la bourgeoisie contrôle aussi les moyens de production intellectuelle grâce auxquels elle fait croire au bien-fondé et au caractère immuable de l'ordre social existant. En d'autres termes, la classe dominante assure sa position moins par la coercition que par la complicité implicite des dominés qui se soumettent intentionnellement à ses ordres.

C'est un aspect que Gaetano Mosca a parfaitement compris. Contrairement à la pensée de l'élite de son temps, Mosca ne considère pas que les couches dirigeantes sont supérieures par « nature » et, pour cette raison, appelées à diriger la société. Il part, au contraire, du constat que, dans toute société, il existe une minorité qui monopolise le pouvoir et qui cherche

à justifier sa position par quelques raisons objectives attestant sa supériorité : la couleur de la peau, celle du sang, le diplôme, le génie, tout critère formel permettant de distinguer une minorité dirigeante de la majorité dirigée<sup>9</sup>. Il appelle cette minorité classe politique ou classe dirigeante. Cette minorité est toujours le produit d'un rapport de force historique par lequel elle s'est imposée contre tous les autres groupes. Or, dit Mosca, tout groupe qui se trouve un jour en situation de commander s'emploie à transformer cet état de fait en état de droit grâce à une justification quelconque. Cette justification, Mosca l'appelle la « formule politique ». Elle fonde la légitimité de la classe dirigeante à gouverner et détermine la spécificité de chaque société politique. C'est grâce à cette formule politique que la classe politique peut continuer à monopoliser le pouvoir et se faire obéir du plus grand nombre. Mosca propose une vision particulièrement désenchantée de l'ordre social, qui s'oppose à la fois à Marx et aux penseurs élitistes, tout en reprenant certains de leurs principes. En effet, il rejoint Marx dans l'idée que la domination n'est jamais aussi efficace que lorsque les dominés sont disposés à obéir grâce à tout un assortiment de légendes qui justifient la position des dominants. Toutefois, contrairement à Marx qui considère que l'avènement du communisme abolira les rapports de domination, Mosca est convaincu qu'il n'est pas de société sans classe dirigeante. À la pensée élitiste, il reprend l'idée d'associer des traits exception-

7. Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1986.

8. Karl Marx, Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1982.

9. Gaetano Mosca G., *The Ruling Class*, New York/Londres, McGraw-Hill Book Company, 1939.

nels aux fonctions dirigeantes, mais plutôt que d'y voir un rapport de cause à effet, il y voit un discours de justification des positions déjà prises. Les supériorités que l'on prête aux dirigeants ne sont que la légitimation *ex post* de leur prise du pouvoir.

Ce discours a-démocratique, dans le sens où il nie toute possibilité d'un pouvoir par le peuple et pour le peuple, est encore accentué par Robert Michels qui voit dans les mouvements démocratiques non pas un facteur d'émancipation, mais bien plutôt une nouvelle forme d'aliénation<sup>10</sup>. Lui-même socialiste engagé, Michels a pu voir de l'intérieur le fonctionnement des partis socialistes allemands et italiens. Pour être efficaces, c'est-à-dire gagner les élections, les partis doivent avoir des représentants qui parlent au nom du plus grand nombre, organisent les campagnes et planifient l'action politique. En d'autres termes, les partis démocratiques, s'ils veulent accéder au pouvoir, sont condamnés à avoir des chefs et à être organisés de manière bureaucratique, si bien qu'ils en viennent à produire cela même contre quoi ils s'étaient constitués à l'origine : une société hiérarchisée. La désillusion chez Michels est totale, car même l'utopie marxiste ne peut échapper selon lui au piège de la représentation, donc à la hiérarchisation et à la bureaucratisation. Ce constat amer l'amènera à formuler sa fameuse « loi d'airain de l'oligarchie » qui veut que toute société, quel que soit son mode d'organisation, produise une minorité dirigeante. Le seul espoir qu'il s'autorise est que cette oligarchie

soit constituée « d'hommes moralement bons et techniquement capables », renouant *in fine* avec le projet saint-simonien.

### Une sociologie de la domination

Toutes ces réflexions ont deux points communs. D'abord, ce sont des pensées européennes produites par des européens, avec pour objet de prédilection les sociétés européennes. En second lieu, elles reposent toutes sur une vision hiérarchique de l'ordre social dans laquelle une minorité commande nécessairement à la majorité, que ce commandement soit justifié ou inique. Or, si la majorité obéit durablement, c'est moins parce qu'elle y est contrainte par des forces objectives que parce qu'elle se soumet d'elle-même aux ordres des supérieurs. Cette docilité peut être extorquée comme chez Marx, insinuée comme chez Mosca, concédée comme chez Michels, ou même aller de soi comme dans la pensée élitiste, mais elle est toujours au fondement du rapport domination. Max Weber, qui s'est beaucoup inspiré de Marx, Mosca et Michels, a proposé la définition suivante de la domination : c'est la « chance pour un ordre de rencontrer une docilité »<sup>11</sup>. En d'autres termes, ce qui fait le rapport de domination, ce n'est pas seulement le pouvoir du plus fort sur le plus faible, mais bien la prédisposition du dominé à obéir à l'ordre du dominant. La soumission du dominé sera d'autant plus forte et durable, nous dit Weber, qu'il croira en la supériorité du dominant ou, pour le dire autrement, qu'il croira en la légitimité de la domination. D'où cette

10. Robert Michels, *Sociologie du parti dans la démocratie moderne*, Paris, Gallimard (Folio), 2015.

11. Max Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971, p. 95.

idée de l'élite des talents à même de refonder une légitimité de la hiérarchie sociale. Mais les auteurs élitistes confondaient, on le voit, le discours de légitimation du groupe avec le groupe lui-même. On doit à Marx d'abord, Mosca et Weber ensuite d'avoir clairement détaché les principes de légitimation de la domination des groupes dominants eux-mêmes. Même s'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre, cette distinction permet de bien séparer les problèmes : celui de la domination d'une part – l'existence de rapport de commandement-obéissance – et celui de la légitimité de ceux qui commandent d'autre part. Pour de nombreux pionniers de la sociologie, les sociétés sont fondamentalement structurées par de tels rapports de commandement, d'où la question de leur légitimité et des conditions dans lesquelles celle-ci est construite. On voit ici se dessiner une manière de penser le monde social très attentive aux rapports de domination, que l'on retrouve dans la sociologie contemporaine, chez Pierre Bourdieu par exemple, et qui est aussi une caractéristique de la sociologie européenne.

## L'approche américaine des élites

### Le refus de la classe dirigeante

La sociologie américaine des années 1940-1950 se caractérise par une mise à distance de l'expression « *ruling class* », qui en anglais signifie aussi bien « classe dominante » que « classe dirigeante » ou « classe gouvernante ». Quand elle est employée, c'est généralement pour dénoncer son inanité, comme chez James H. Meisel qui publie en 1958, *The Myth of the Ruling Class*, dans lequel il conteste l'idée d'une classe dirigeante, consciente,

conspirante et cohérente<sup>12</sup>. Quelques années plus tard, Suzanne Keller écrit *Beyond the Ruling Class*, dans lequel elle met en exergue la segmentation des élites<sup>13</sup>. Même des auteurs aussi marqués à gauche que Floyd Hunter ou C. Wright Mills n'y recourent guère. Le premier préfère parler de *leaders*<sup>14</sup>, quant au second il considère que la notion de classe serait trop tinte de déterminisme économique<sup>15</sup>. Dans les années 1950, il n'est guère que les marxistes les plus convaincus, à l'instar de Paul Sweezy, pour employer l'expression « *the american ruling class* »<sup>16</sup>. Il faut attendre le milieu des années 1960 et le courant des années 1970 pour que l'expression retrouve une certaine vigueur, notamment chez William Domhoff qui parle de « *governing class* »<sup>17</sup> ou parmi les spécialistes des élites économiques qui réactivent les catégories de « *business class* » et de « *capitalist class* »<sup>18</sup>. Toutefois, ce n'est pas là l'expression la plus répandue. L'idée de classe dominante n'entre pas dans les représentations courantes de

12. James H. Meisel, *The Myth of the Ruling Class. Gaetano Mosca and the "elite"*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1958.

13. Suzanne Keller, *Beyond the Ruling Class. Strategic Elites in Modern Society*, New York, Random House, 1963.

14. Floyd Hunter, *Community Power Structure : a Study of Decision Makers*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1953.

15. Charles Wright Mills, *The Power Elite*, New York, Oxford University Press, 1956.

16. Paul M. Sweezy, "The American ruling class", *Monthly Review Archives*, vol. 3, n° 1 et n° 2, 1951.

17. William Domhoff, *Who rules America ?*, Englewood Cliffs., Prentice-Hall, 1967.

18. Voir notamment Maurice Zeitlin, "Ownership and control : the large corporation and the capitalist class", *The American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 5, 1974.



la société américaine, qui lui préfère la notion d'« élite ».

La première raison de cette réticence est certainement le contexte de la Guerre froide qui, durant les années 1940-1950, interdit quasiment toutes références aux représentations du monde véhiculées par le nouvel ennemi soviétique. Or, l'évocation de la classe dominante renvoie presque inmanquablement à la lutte des classes. Toutefois, la raison principale réside peut-être moins dans la lutte contre le communisme que dans l'idéologie politique américaine elle-même. La pensée politique américaine se défie généralement de l'idée de classe sociale, qui enfermerait les individus dans des statuts dont ils ne pourraient sortir. Elle rejette, par principe, l'idée d'un ordre social qui assignerait à chacun sa place et son rôle<sup>19</sup>. Au contraire, chaque individu doit être libre de pouvoir s'accomplir tout au long de sa vie. C'est le mythe du « *self made man* », qui entre parfaitement en résonance avec l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme tels que Max Weber les a conçus, et dont l'un des archétypes n'est autre que Benjamin Franklin<sup>20</sup>, homme d'affaires notoire, et l'un des rédacteurs de la constitution américaine. Il ne saurait y avoir, aux États-Unis, de classe dominante qui empêcherait les individus de s'accomplir personnellement et donc de se mouvoir socialement, à la différence des castes en Inde ou de l'Europe féodale. C'est la raison fondamentale pour laquelle l'idée de classe dominante est très peu présente dans

la pensée américaine. Elle renvoie à une conception de l'ordre social qui est l'exacte antithèse de celle qui fonde la légitimité de la république américaine. On voit poindre ici toute la différence avec la pensée européenne : l'existence d'une classe dominante n'est pas vue comme un élément structurel des ordres sociaux, mais devient au contraire un impensé, ou apparaît au mieux un phénomène archaïque. Toutefois, si les Américains gardent leur distance avec l'idée de classe dominante, ils ne rejettent pas l'idée de stratification sociale et admettent à son sommet une « élite ».

### L'élite des Américains

C'est donc, principalement, à travers le mot « élite » que les sociologues américains d'après-guerre ont essayé de penser les sommets de la société. Toutefois, leurs conceptions de l'élite sont assez éloignées de celles qui furent proposées par les Européens. L'élite à la française qui postule que des individus commandent à d'autres en vertu de supériorité morale ou intellectuelle est rejetée par principe. La fixation des buts collectifs n'appartient pas à une minorité éclairée, mais relève de la conscience de chacun. Personne ne peut dire à autrui ce qui est bon pour lui. Il en découle qu'aucun homme politique, aucun savant ni aucun industriel n'est en mesure de décider à la place de « l'homme de la rue ». La référence à l'homme ordinaire est un *leitmotiv* de la culture américaine. Tout s'y rapporte. Il est l'étalon ultime de l'ordre social outre-Atlantique. C'est en référence à lui que le très libéral William Graham Sumner écrit

19. Reinhard Bendix, Seymour M. Lipset (ed.), *Class, Status and Power. A Reader in Social Stratification*, Glencoe, The Free Press, 1953.

20. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1967.



*The Forgotten Man*<sup>21</sup>, pour dénoncer les décisions politiques venues d'en haut, qui oublient ceux qui n'ont rien demandé. C'est en son nom que Carl Friedrich, professeur à Harvard, écrit *The New Belief in the Common Man*<sup>22</sup>, renvoyant la croyance dans l'élite à l'obscurantisme européen. C'est par rapport à l'homme ordinaire que C. Wright Mills définit l'élite, comme étant tout ce que les gens ordinaires ne sont pas. On pourrait ainsi multiplier les exemples : ce qui légitime l'ordre politique américain c'est l'homme ordinaire et c'est par rapport à lui qu'est pensée l'élite.

On peut distinguer trois groupes de penseurs de l'élite. Les premiers sont ceux qui nient purement et simplement l'existence d'une élite aux États-Unis. On les trouve principalement dans l'orbite d'Harvard : Talcott Parsons, Carl Friedrich et David Riesman. Dans *The Lonely Crowd*, David Riesman considère que la société américaine est organisée à partir de groupes d'intérêts (*lobbies*) qui se neutralisent mutuellement (*veto groups*). Alors que le *lobbying* est souvent vu en Europe comme une menace pour la démocratie, il est perçu par Riesman comme une condition de sa vitalité. Nul besoin d'élite, de classe gouvernante, ou même de classes sociales : les Américains contemporains savent s'associer spontanément par groupes de pairs pour faire valoir leurs intérêts et assurer leur représentation. Il est donc vain de rechercher une minorité qui gouvernerait le pays

21. William Graham Sumner, *The Forgotten Man, and Other Essays*, New Haven, Yale University Press, 1919.

22. Carl Friedrich, *The New Belief in the Common Man*, Boston, Little Brown, 1942.

et qui imposerait sa volonté à tous. Cette vision du monde, qui est celle de « Marx, Mosca, Pareto, Weber, Veblen ou Burnham »<sup>23</sup>, nous dit Riesman, appartient au passé. Elle n'est plus d'actualité.

La plupart des sociologues américains, cependant, reconnaissent l'existence d'une élite ou plus exactement de plusieurs élites. En 1943, James Burnham différencie l'élite profondément divisée des pays démocratiques de l'élite monolithique du régime soviétique<sup>24</sup>. Alors que l'élite soviétique est tout entière fondue dans le parti communiste, les élites américaines ne cessent de s'opposer les unes aux autres recherchant le soutien de la population. C'est cette division qui permet finalement au peuple d'être entendu et de rester libre. Robert Dahl reprend exactement le même argument dans son étude de la vie politique de New Haven sur deux siècles<sup>25</sup>. S'il a pu exister au début du XIX<sup>e</sup> siècle une république des patriciens, celle-ci a rapidement disparu à mesure que les ressources et les positions hiérarchiques se sont dispersées. Désormais, New Haven est dirigée par des groupes épars qui se disputent le soutien des citoyens. La plupart des penseurs américains défendent cette vision pluraliste des élites qui permet de mettre à distance toute évocation de la classe dominante. Importée notam-

23. David Riesman D, *The lonely crowd ; a study of the changing American character*, in collaboration with Reuel Denney & Nathan Glazer, New Haven ; London, Yale University Press, 1950, p. 220.

24. James Burnham, *The Machiavellians ; defenders of freedom*, New York, The John Day Company, 1943.

25. Robert A. Dahl, *Who Governs ? Democracy and power in an American city*, New Haven, Yale University Press, 1961.

ment par Raymond Aron, la thèse pluraliste connaît un certain succès en Europe parmi les penseurs non communistes.

Le troisième courant considère, au contraire, qu'il existe une élite unifiée exerçant son emprise sur l'ensemble de la société. Très minoritaire, il est surtout représenté par Floyd Hunter, C. Wright Mills et William Domhoff. C'est le deuxième que l'histoire a surtout retenu, peut-être en raison du titre de son livre *The Power Elite*, qui fit (et qui continue de faire) forte impression. Ces auteurs ne contestent pas l'existence de différents types d'élite mais nient qu'ils soient divisés au point de se neutraliser. Ainsi, pour Mills, les élites économiques, militaires et politiques, loin de s'affronter les unes les autres, savent s'accorder et se coordonner pour monopoliser à leur profit les postes de commandement et imposer leurs décisions à l'ensemble de la société. Leur solidarité les affranchit du recours au soutien populaire. Ainsi, non seulement les citoyens américains sont dépossédés du pouvoir politique, mais encore doivent-ils se soumettre à la volonté d'autrui. Cette dénonciation des élites souligne l'échec de la démocratie américaine, et c'est bien cela qui est reproché par une grande partie des intellectuels américains à ce courant, et à C. Wright Mills en particulier. La faute de Mills n'est pas de ne pas croire dans le credo américain, mais de chercher à montrer qu'il est loin d'être réalisé. Dans le contexte particulier de la Guerre froide, un tel discours était pour beaucoup inaudible outre-Atlantique, car il remettait en question la prétention même des États-Unis à devenir le nouveau modèle politique du monde.

### Une sociologie du pouvoir

Au-delà de la diversité des points de vue et de la virulence des débats, la sociologie américaine des élites se caractérise par trois points communs. Le premier est le rejet de la notion de « classe dominante » au profit de la notion d'« élite ». Le second est l'idée de segmentation du sommet de la société, qui ne forme pas un tout unifié par principe, mais est constitué de groupes distincts représentant différents secteurs de la société : politique, économique, militaire, administratif, médiatique, religieux, etc. Cette vision fonctionnelle des élites se situe à l'opposé de l'élite des talents chère à la pensée européenne. Ce qui fait l'élite (c'est là le troisième point), ce ne sont pas les supériorités morales, techniques ou intellectuelles, mais les positions de pouvoir. Autrement dit, on passe avec la sociologie américaine d'une élite des talents à des élites du pouvoir. Toutefois, la notion de pouvoir telle qu'entendue par la sociologie américaine n'est pas l'idée de domination développée par la pensée européenne. En effet, pour les Américains, il ne saurait y avoir de rapport de commandement/obéissance organisant durablement les relations sociales. Si les individus sont amenés à adopter un comportement contraire à leur volonté, c'est qu'ils y ont été contraints par un rapport de force qui leur est défavorable. C'est pourquoi il ne peut y avoir d'élite légitime en soi dans la pensée américaine. La légitimité est toujours conférée par le peuple, elle ne peut être une propriété des dirigeants. Il s'ensuit une vision de l'ordre social où :

- 1/ soit les dirigeants agissent conformément aux valeurs et représentations des gens ordinaires, auxquels cas ils

n'exercent pas vraiment de direction, encore moins de domination au sens de Max Weber,

- 2/ soit il existe bien des élites mais, en raison de leurs divisions, elles sont incapables de s'imposer collectivement et les individus sont toujours en mesure, par leur soutien, d'influer sur le jeu politique,
- 3/ soit il existe bien une élite dirigeante qui impose sa volonté et elle est par nature illégitime, donc elle n'exerce pas de domination au sens où les Européens l'entendent. Le pouvoir est uniquement conçu comme un rapport de force mécanique reposant sur un différentiel de ressources<sup>26</sup>. La vision de l'ordre social ainsi construite se veut fondamentalement égalitaire, au point de nier par principe tout rapport durable de commandement-obéissance.

## Conclusion

J'ai longtemps cru que le fameux néologisme de C. Wright Mills, *The Power Elite*, était une sorte de tautologie. Comment une élite pouvait-elle faire autre chose qu'exercer le pouvoir ? J'ignorais, en fait, les autres acceptions du terme et je ne faisais que réifier inconsciemment le sens produit par la sociologie américaine dans les années 1940-1950, en lui prêtant une valeur universelle. Plus que quiconque, le sociologue doit se méfier des mots qu'il emploie s'il ne veut pas reproduire des significations dont il ignore les origines et les attendus. En cherchant à savoir ce que recouvrait réellement le terme

pouvoir, je me suis rendu compte qu'il n'y avait guère de consensus, mais bien plutôt une fracture profonde entre les sociologies européenne et américaine. La vision européenne de l'élite et de la classe dirigeante désespère les aspirations proprement démocratiques, puisque la direction sociale, vertueuse ou non, reviendra toujours à une minorité. En revanche, elle permet, mieux que toute autre, de penser les rapports de domination, donc d'armer la pensée critique. La pensée états-unienne, au contraire, est toute entière tournée vers l'avènement de la démocratie réelle qui est au principe même de sa révolution. Cela la conduit à privilégier une vision de la société où l'émancipation individuelle est toujours possible, donc à nier les possibilités mêmes de la domination et de la classe dominante. On perd ainsi en esprit critique, mais on gagne en esprit démocratique. Cette incapacité de la sociologie à apporter une réponse claire à ce que sont l'élite ou la classe dirigeante est en même temps un formidable gage de liberté. Elle nous rappelle que les ordres sociaux ne sont pas des vérités immuables, mais bien les produits de l'action et de la pensée politique. ■

26. Notamment Robert H. Dahl, "The concept of power", *Behavioral Science*, vol. 2, n° 3, 1957, pp. 201-215.